

Anthropologie et Sociétés



Daniel CLÉMENT, *La Zoologie des Montagnais*. Paris, Éditions Peeters, coll. Ethnoscience, 1995, xiv + 569 p., fig., fotogr., tabl., ann., bibliogr.

Pierre Paré

Savoirs et gouvernamentalité
Volume 20, numéro 1, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015408ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/015408ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, P. (1996). Compte rendu de [Daniel CLÉMENT, *La Zoologie des Montagnais*. Paris, Éditions Peeters, coll. Ethnoscience, 1995, xiv + 569 p., fig., fotogr., tabl., ann., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 20 (1), 227–229.
<https://doi.org/10.7202/015408ar>

avec le maximum de confort » (p. 54). Cette phrase demeure encore d'actualité et elle rejoint la réflexion sur la situation actuelle des jeunes entreprise par Gauthier.

Erik Breton
5396, Rang Sud-est
Saint-Charles-de-Bellechasse
Québec

Références

- BORY, J.-L., 1972, « Ils tuent pour vous » : 47-56, in *La nuit complice*. Paris, Union Générale d'Éditions.
- GAUTHIER, M., 1995, *Une société sans les jeunes ?* Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.

Daniel CLÉMENT, *La Zoologie des Montagnais*. Paris, Éditions Peeters, coll. Ethnoscience, 1995, xiv + 569 p., fig., fotogr., tabl., ann., bibliogr.

Cet ouvrage porte sur l'ensemble des connaissances zoologiques des Montagnais et des Montagnaises de Mingan et de Natashquan, un peuple de chasseurs-cueilleurs de la Côte-Nord du golfe du Saint-Laurent au Québec. Après avoir étudié l'ethnobotanique montagnaise de Mingan, puis l'ethnozoologie montagnaise, l'auteur s'intéresse ici à une autre facette de l'ethnoscience, l'univers zoologique montagnais : l'anatomie, les sens, la locomotion, les comportements animaliers, l'écologie, la reproduction et la systématique (l'identification, la nomenclature, la classification).

L'auteur défend ici la thèse selon laquelle le savoir zoologique des Montagnais est de nature scientifique, tout comme la zoologie pratiquée en Occident. Selon lui, l'ensemble de ces connaissances constitue bien un savoir scientifique — et non pas un ensemble d'idées éparses ou un savoir populaire comme le prétendent d'autres scientifiques (Grassé et Tétry, 1963; Kidwell, 1973; Hunn, 1976; Barrau, 1984).

Clément se donne comme objectif principal de :

montrer que la zoologie montagnaise, à la manière de toute science, repose principalement sur une logique concrète réunissant dans une même appréhension de la réalité la raison et l'expérience sensible et que ses méthodes sont exactement les mêmes que celles de la zoologie telle que pratiquée dans nos sociétés, à savoir l'observation, la comparaison et la classification.

De plus, leur système est ordonné, il est moins élaboré que le nôtre, mais il comprend des sous-systèmes interreliés et hiérarchisés.

Pour convaincre son lecteur, l'auteur présente « une vue d'ensemble des connaissances zoologiques montagnaises [...] qui tiendrait aussi compte des thèmes majeurs qu'on trouve dans les manuels zoologiques ». Il inclut trois lexiques en annexe : un sur l'anatomie, un second sur la locomotion animale et un dernier sur les espèces animales. L'étymologie montagnaise est fournie pour chacun de ces lexiques. Notons toutefois que l'auteur ne présente pas le dialecte en usage à Mingan et à Natashquan, mais plutôt celui qu'on utilise à Uashat-Mani-Utenam et Schefferville.

Le matériel analysé a été recueilli à l'occasion de nombreux séjours sur le terrain de 1982 à 1988. Huit informateurs et informatrices de Mingan et de Natashquan ont assisté l'auteur. Les données portent sur 172 espèces fauniques, réparties selon les Montagnais, en quatre grands groupes : les *aueshishat* (quadrupèdes) comptent 49 espèces ; les *missipat* (gibiers d'eau) comprennent 25 espèces ; les *nameshat* (animaux aquatiques incluant les crustacés et les baleines) rassemblent 76 espèces et les *manitûshat* (animaux nuisibles et diptères) comptent 22 espèces. L'anatomie est à la fois descriptive et comparée. Elle comprend 210 termes spécialisés, qui renvoient à la forme, la couleur, la texture, la localisation, le goût ou l'odorat. Soulignons que les Montagnais distinguent les parties internes (*atâmît*) des parties externes (*uâstshit*) et ce, pour les quatre grands groupes mentionnés ci-dessus. Les parties internes (*atâmît*) se divisent en quatre catégories : 1) *uiâsh* (la viande) et *uînuî* (la graisse) ; 2) *mitatshishî* (les viscères) ; 3) *uîshinaiat* et *uîtuîa* (les organes génitaux et annexes) ; 4) *ushkana* (les os). L'auteur présente de plus l'étymologie détaillée de la plupart des termes montagnais et leur équivalent français. Le tout est appuyé de figures, d'illustrations et de tableaux.

Par exemple, l'étude des organes génitaux (testicules, glandes apocrines, anales, à musc, etc.) va au-delà de l'anatomie et établit des liens avec la mythologie, la reproduction, la sexualité et les fonctions glandulaires de plusieurs espèces fauniques. Les connaissances montagnaises sont alors comparées à celles des scientifiques. L'auteur montre qu'elles coïncident parfois, comme dans le cas du castoréum, mais qu'elles peuvent aussi différer, comme lorsque les Montagnais précisent les fonctions du « pli de la région anale » (*upitshikuânakan*) de la loutre de rivière.

Les parties externes (*uâstshit*) sont regroupées en plusieurs grandes sections : *mishtukuân* (la tête), *-uiân* (la peau), *mishpishkuan* (le tronc supérieur), *ushûkan* (le tronc inférieur). Les membres antérieurs et les membres postérieurs sont aussi détaillés. Les sous-systèmes se révèlent notamment dans la nomenclature des os, élaborée à partir d'un terme qui dénote une partie connexe, externe le plus souvent, dont l'os devient le support. Ainsi, par exemple, *mistukuânakan* (le crâne) tire son origine de *mishtukûan* (la tête).

L'auteur aborde aussi la compréhension qu'ont les Montagnais des sens, des sons et de la locomotion des animaux. Les termes désignant l'odorat, la vision et l'ouïe sont recensés pour les 172 espèces étudiées et pour chacun la terminologie montagnaise précise si les sens sont absents (*apu*), faibles (*apishish*), ou très aiguisés (*mishta*). L'auteur recense 91 termes pour désigner la locomotion des animaux.

De plus, les Montagnais sont bien au fait de l'habitat et de l'alimentation des animaux, de leurs relations entre eux et des divers phénomènes saisonniers comme la mue, la migration et l'hibernation. L'habitat faunique est intimement relié à la géographie du territoire (*ashtshî*) qu'ils divisent en trois zones : *nûthsimit* (l'arrière-pays) ; *uînipekut* (la côte) et *shîpekut* (la mer). Ils traitent aussi des sources de nourriture, des méthodes pour se l'approprier et des modes de conservation.

En somme, l'originalité de ce livre, qui est en fait la thèse de doctorat de l'auteur, c'est d'avoir voulu appliquer le concept de « savoir scientifique » aux connaissances zoologiques des Montagnais alors que la plupart des scientifiques qui abordent ces questions lui préfèrent la notion de « savoirs populaires ». Trop souvent on laisse encore entendre, comme au temps de Lévy-Bruhl, qu'il existerait une pensée prélogique propre aux peuples primitifs ou moins évolués. La littérature anthropologique et scientifique a longtemps considéré le savoir autochtone comme un ensemble non organisé, imprécis, diffus et non pas comme une véritable science, avec une organisation rationnelle et structurée. La recherche de Clément montre au contraire que l'approche scientifique des phénomènes naturels est universelle.

Par son étude détaillée de l'ethnozoologie montagnaise, Clément sait nous convaincre que les Montagnais ont recours aux mêmes méthodes que celles des scientifiques : l'observation, la comparaison et la classification, la définition de concepts spécifiques et l'existence d'un système hiérarchique développé en sous-systèmes.

Pierre Paré
Département d'anthropologie
Université Laval

Jaap LINTVELT, Réal OUELLET et Hub. HERMANS (dir.), *Culture et colonisation en Amérique du Nord*, Sillery, Septentrion, coll. « Les Nouveaux Cahiers du CÉLAT », 9, 1994, 367 p., bibliogr.

Le thème « Culture et colonisation en Amérique du Nord » rejoint les préoccupations actuelles de maints chercheurs dans diverses disciplines, voire de tout Américain sensible à l'impasse de la civilisation euro-occidentale et à la fécondité des échanges interculturels. Ce livre est issu d'un colloque tenu à Groningue aux Pays-Bas (avec la collaboration de l'Université Laval). Les dix-neuf textes qui le composent reflètent bien la complexité et la diversité de la question que les chercheurs abordent à la lumière de textes littéraires, de vestiges archéologiques, de trouvailles dans les archives, voire de recherches introspectives. Différents colonisateurs et colonisés sont représentés : d'une part, les Euro-Américains et, d'autre part, les Indiens, les Espagnols du Mexique, les Québécois, les Chicanos et les femmes. Au caractère hétéroclite des approches et des objets, probablement inhérent au « genre » du colloque, il fallait opposer un certain ordre. Deux lignes directrices ont été retenues : d'abord l'anthropologie et la sémiotique culturelle; ensuite, l'étude historique et l'analyse textuelle tant littéraire que linguistique.

Un consensus existe chez les auteurs au sujet du traitement historique des Amérindiens par les descendants des colons européens qui, jusqu'à tout récemment, auraient détourné les faits en faveur du « vainqueur ». « Il est nécessaire de réviser et de récrire cette histoire officielle », affirme García (p. 156; voir aussi Fixico, p. 215). Tous s'y consacrent, qu'ils soient Indiens ou non... Et force nous est de constater que la majorité des auteurs font partie du second groupe. D'ailleurs selon Fixico, 90% des 15 000 écrits sur les Amérindiens ont des non-Indiens pour auteurs : « Why has the American Indian perspective been ignored ? », demande-t-il (p. 215). Pour compenser, García pose une condition *sine qua non* aux auteurs non-Indiens : une participation fondamentale des Indiens (p. 152).

D'autres mises en garde quant à la réécriture historique exigent réflexion. Un des grands dangers serait de considérer l'Indien comme une victime naïve du méchant Blanc. Papousek remarque qu'il s'agit d'une autre forme de condescendance. L'idéal consisterait en une présentation simultanée des deux points de vue (Fixico, p. 227), si ce n'était des limites de l'historiographie postmoderne « qui renonce à la prétention d'une représentation unique et prédominante, supposée vraie ("objective") des faits » (Medel, p. 236). Ces remarques sont pertinentes, selon Fixico, car le système d'éducation des États-Unis, du moins en ce qui concerne les premiers niveaux, réagit très lentement aux apports de « l'histoire universitaire ».

Ayant posé les conditions de la réécriture historique, certains auteurs s'y exercent. Turgeon présente, à partir de documents d'archives, la tradition d'échanges entre des pêcheurs basques et les premiers occupants dans le Saint-Laurent au 16^e siècle. Ouellet et